

homme n'a rien fait qui mérite la mort, ni même les chaînes. »

Et Agrippa dit à Festus : « Si cet homme n'en avait appelé à César, il aurait pu être mis en liberté. »

Agrippa connaissait les Juifs et la valeur de leurs accusations ; mais, au point où en étaient les choses, le voyage de saint Paul à Rome eût été pour lui un continuel péril, si, pendant toute la durée de ce voyage, il n'eût été confié à la garde des soldats romains. Et peut-être ce besoin de protection humaine entra-t-il pour quelque chose dans la décision que prit l'illustre prisonnier d'en appeler à César.

CHAPITRE XXIII

Césarée. — La Légion Augusta. — Les Compagnons de saint Paul. — Départ. — Le Navire d'Adrymette. — Sidon. — Myre. — Changement de Navire. — Lasæa. — La Crète. — Tempête horrible. — Conduite de saint Paul. — Naufrage et Échouage à Mélita.

Césarée de Palestine, où saint Paul était le prisonnier de Festus, n'avait été d'abord qu'une tour bâtie sur le rivage de la mer et appelée la Tour de Straton. Hérode jugea le lieu convenable, pour servir d'emplacement à une ville. Il adopta un plan, mit les ouvriers au travail, et vit l'œuvre terminée en dix ans.

Tous les édifices étaient de marbre, et les maisons particulières ressemblaient à des palais. Ce qu'il y avait de mieux, c'était le port, aussi large que celui du Pirée, à Athènes, et parfaitement abrité contre les vents et les tempêtes. Les matériaux de sa construction avaient été amenés de loin à grands frais. Comme Césarée se trouvait entre Joppa et Dora, deux villes maritimes, dans les ports desquelles la sécurité faisait défaut quand soufflait le vent sud-ouest, parce que ce vent poussait les vagues avec tant de fureur qu'il obligeait les navires marchands à se réfugier en pleine mer, pour ne pas être brisés contre les récifs, Hérode fit élever en demi-lune, un môle capable de contenir une flotte

royale. On immergea à vingt brasses de profondeur d'énormes pierres, hautes de neuf pieds et longues de cinquante pieds sur une largeur de dix-huit pieds : telles étaient en moyenne les dimensions de ces pierres monstrueuses. Le môle avait une étendue de deux cents pieds. La moitié coupait la mer, et l'autre moitié servait de base à un mur de pierre flanqué de tours, dont la plus belle portait le nom de Tour de Drusus, en mémoire d'un membre illustre de la famille impériale. Au milieu de la ville elle-même, sur une colline, se dressait un temple très utile aux navigateurs comme point de repère. Ce temple renfermait la statue de Rome et celle de César, et il était dédié à César : c'est pourquoi la ville s'appela Césarée. Hérode fit bâtir à Césarée un théâtre, et sur le côté sud du port un amphithéâtre qui avait en mer une vue admirable. La ville nouvelle était ainsi achevée, dix ans après sa fondation, et la vingt-huitième année du règne d'Hérode le Grand, le meurtrier des Innocents.

La dédicace eut lieu, et fut célébrée avec toute la splendeur et la magnificence imaginables. Une fête en l'honneur de César fut instituée, fête qui devait revenir tous les cinq ans, sous le nom de *Certamen quinquennale*. Plus tard, le dernier roi des Juifs, Hérode-Agrippa, organisa à Césarée une solennité unique en l'honneur de l'empereur Claude. Hérode y parut, y fut acclamé comme un dieu, et accepta dans son orgueil insensé cet hommage impie.

Le châtement ne se fit pas attendre, car l'impie fut

immédiatement frappé d'un mal cruel qui l'emporta en cinq jours. Tout le peuple de Césarée avait en vain demandé au ciel sa délivrance. A sa mort, la Judée devint province romaine ; mais les Juifs turbulents et insociables, profondément irrités de leur assujétissement à des maîtres païens, et de la perte totale de leur indépendance, et excités davantage encore par les insultes des Gentils, surtout des Grecs et des soldats romains, les traitèrent avec un si insolent mépris, que le préteur romain, pour éviter tout conflit entre ses troupes et les zélotes de Jérusalem, établit sa résidence ordinaire à Césarée. C'est à Césarée que s'ouvrit le drame terrible qui eut comme dénouement la destruction du Temple, et la dispersion des Juifs.

Après sa comparution devant Agrippa et sa sœur Bérénice, Paul devait être envoyé à Rome sans autre délai, puisqu'il en avait appelé à César. Festus le comprit ainsi. Tout naturellement le voyage devait se faire par mer, et l'apôtre fut confié avec d'autres prisonniers à un centurion de la cohorte Augusta, nommé Julius. Un auteur italien prétend que la première cohorte de la légion primaire s'appelait cohorte Augusta sous les empereurs parce qu'elle servait de garde aux empereurs qui combattaient à sa tête, et qu'elle portait l'aigle romaine¹. Aucun texte n'existe pour établir authentiquement que la première cohorte de la légion primaire s'appelait cohorte Augusta. On disait : la première, la seconde, la troisième cohorte, et c'était tout ; mais les légions

1. *Vitadi S. Paolo*, IV, I, Roma, 1750.

avaient un nom propre spécial. On avait commencé par les appeler première, seconde, troisième, selon la date de leur création dans le lieu où elles avaient été constituées, et, comme on constituait des légions en plusieurs lieux différents il y avait plusieurs premières, plusieurs secondes, et plusieurs troisièmes. Afin d'obvier à cet inconvénient, on donna des surnoms aux légions. Il y eut la première Adjutrix, la première Minervia, la première Parthique, la première, la seconde et la troisième Augusta ou Claudiana, etc. Rien n'empêche donc de traduire saint Luc par ces mots: «Un centurion d'une cohorte de la légion Augusta.» Reste à savoir de quelle légion Augusta il s'agit; car d'après Dion Cassius¹ il y avait au moins huit légions Augusta, et il place la huitième dans la Haute-Germanie².

Saint Luc, Aristarque, Trophime et d'autres auraient été emmenés prisonniers avec saint Paul. Peut-être avaient-ils été simplement, en qualité d'amis, acceptés sur leur demande, comme compagnons de l'illustre captif de J.-C. On connaît saint Luc. Aristarque de Thessalonique avait été l'objet de la fureur populaire, dans la sédition de Démétrius. Les lettres que saint Paul écrivit de Rome aux Colossiens et à Philémon, lettres dans lesquelles il nous parle d'Épaphras comme d'un des meilleurs consolateurs de sa captivité, et un fidèle compagnon de ses chaînes, nous pourraient autoriser à ajouter Épaphras à saint Luc, à Aristarque et à

1. Dion Cass., l. LV. — 2. Cf. Rosini, *Antiq. Rom.*, l. X, cap. iv.

Trophime; mais il n'est pas démontré que le disciple Épaphras ne soit pas venu à Rome après saint Paul.

Il y avait à craindre que durant sa vie mortelle, saint Paul ne revit jamais la Palestine. Il quittait cette terre sacrée à Césarée, la cité splendide, aux maisons et aux colonnes votives de marbre, aux temples et aux théâtres magnifiques, au port rempli de vaisseaux qui y étaient arrivés de toutes les parties du monde romain, Égypte, Syrie, provinces de l'Asie-Mineure, Italie. Là on entendait une multitude de langages divers, et on remarquait une multitude de physionomies différentes et de riches costumes. Une foule d'hommes de nationalités distinctes s'y rencontraient, les uns occupés fiévreusement dans le port, et les autres flânant par groupes pittoresques sous les colonnades d'Hérode. Voici un vent favorable, le navire est prêt, et les passagers s'embarquent. Quel est cet inconnu qui s'avance parmi eux? C'est le pauvre prisonnier de J.-C., faible de corps et indomptable de cœur, l'intrépide, le noble Paul. Quelques amis, en petit nombre, tous membres de l'Église du Christ persécutée, et pourtant sans cesse grandissante, lui font un cortège attristé. Leurs âmes sont en deuil, et leurs yeux baignés de larmes. Ils invoquent sur l'apôtre qui part la bénédiction de leur commun Maître, et ils se désolent surtout à la pensée que peut-être ils ne reverront plus ici-bas le visage aimé. Ils conduisent l'Apôtre à bord, et ils se retirent. Le navire glisse presque aussitôt à travers les temples, les colonnes et les palais. Il atteint

l'ouverture du port, et, dans quelques instants, il n'apparaîtra plus que comme un point mouvant au-dessus du sein glauque de la Méditerranée.

Depuis ce jour, à Césarée, la scène a terriblement changé. La tour et les palais sont écroulés, et les matériaux de la cité de César sont tombés dans la mer en masses énormes. Les nombreuses colonnes qui ornaient le port sont éparses sur les récifs, et mêlées aux herbes que rejettent les flots, et que les brisants balayent. C'est une ruine profonde, et une désolation inexprimable. Du milieu de cet universel naufrage, et dominant encore les vagues qui les recouvrent en partie, émergent les assises solides de constructions romaines, ayant appartenu probablement au quai mentionné par Josèphe, bâti par Hérode, et que les pieds de saint Paul ont foulé jadis. Ces assises font au loin saillie dans la mer. C'est une relique au-dessus de laquelle se dresse à sa jonction avec le rivage, un édifice gothique à demi détruit, souvenir des Croisades, et ruine sur une autre ruine¹.

Le navire qui emportait saint Paul était d'Adrymette ou Adramyttium, ville située sur la baie de ce nom, en Asie-Mineure, et vis-à-vis de l'île de Lesbos. Adrymette était, selon les uns, une colonie d'Athéniens, et selon les autres une colonie de Lydiens. Les navigateurs côtoyèrent l'Asie, et dès le lendemain ils touchaient terre à Sidon, qui, pendant longtemps avait été la cité la plus puissante de la Phénicie. Sidon possédait un double port très bien fortifié,

1. W. H. Bartlett, *Footsteps of our Lord*, pp. 156-157.

mais presque entièrement comblé par les sables aujourd'hui. Éclipsée dans la suite par Tyr, c'était Sidon qui avait autrefois fourni à Xerxès ses meilleurs vaisseaux pour son expédition contre la Grèce. Ses manufactures de verre étaient célèbres.

Saint Paul avait probablement conquis le centurion Julius. Les saints exercent ainsi d'ordinaire autour d'eux une espèce de fascination. Julius permit à l'apôtre d'aller rendre visite à ses amis de Sidon, et de prendre lui-même soin de sa personne. On se demande comment les auteurs de la *Synopse* ont pu conclure de ce texte que des gardes accompagnèrent alors saint Paul.

Nous ignorons combien de jours les voyageurs durent attendre à Sidon des vents favorables; nous savons seulement que ne voyant aucune apparence de changement prochain, ils se décidèrent à partir. Les vents contraires les obligèrent à côtoyer l'île de Chypre. Le mot dont se sert la Vulgate semble indiquer qu'ils longèrent les côtes d'Asie, au-dessous de l'île de Chypre, et en la laissant à leur droite. Telle est l'interprétation de la Vulgate adoptée par un grand nombre d'auteurs. Le texte grec peut s'expliquer autrement. Il signifie, croyons-nous, qu'au sortir de Sidon, les voyageurs furent forcés de céder au vent et de laisser l'île de Chypre à leur gauche. Ayant traversé la mer de Cilicie, et la mer de Pamphylie, ils abordèrent à Myre, ville de Lycie, à moins d'une lieue du rivage, et à l'entrée d'une gorge qui conduit à l'intérieur du pays. Le port de Myre, était Adriaca. Les ruines de Myre, aujourd'hui Dembri,

sont très belles, et le théâtre en particulier devait être l'un des plus remarquables de toute l'Asie-Mineure. Longtemps après le passage de saint Paul à Myre, cette ville eut pour évêque saint Nicolas, patron des petits écoliers, protecteur des marins, et l'un des Pères du concile de Nicée.

La Vulgate est ici en désaccord avec le grec. Elle dit Lystra, au lieu de Myrrha ou Smyrna qu'on trouve dans le grec. Smyrna est le synonyme de Myrrha, et Lystra n'est pas en Lycie, mais en Lycaonie. De plus, ce n'est pas un port de mer. Voilà pourquoi nous nous en tenons au texte grec,

Le navire d'Adrymette sur lequel le centurion Julius s'était embarqué avait une destination qui n'était pas l'Italie. Il fallait donc en chercher un autre, et fort heureusement il se rencontra dans le port de Myre un navire alexandrin chargé de blé, et en partance pour Rome. C'était un grand navire pouvant contenir une centaine de passagers, et commandé comme ceux de cette catégorie par un des plus habiles marins de la Méditerranée. Une médaille d'Auguste nous montre un de ces navires n'ayant qu'un seul mât auquel était attachée une large voile, tandis qu'une petite voile fixée au beaupré facilitait la direction. Le centurion Julius quitta avec ses prisonniers et ses soldats le navire d'Adrymette, les conduisit sur le navire alexandrin, et se disposa à s'éloigner promptement de Myre. Mais les vents sont indociles et la navigation fut si pénible, si tourmentée, si lente, que c'est à peine si nos voyageurs purent arriver en plusieurs jours à

la hauteur de Cnide, ville située à l'extrémité de la province de Carie, à onze ou douze lieues seulement de Myre. Là, repoussés par les souffles contraires, et incapables d'avancer, ils furent contraints de se tourner vers l'île de Crète, et d'en longer la côte méridionale, depuis le promontoire de Salmonée qui est sur la côte orientale jusqu'à la ville de Talassa, ou Lajassa selon le grec. Ils y parvinrent non sans effort.

Les géographes ne connaissent ni Talassa, ni Lajassa. Doit-on lire Alassa? Plusieurs manuscrits grecs portent ce nom que les auteurs de la *Synopse* croient être le véritable. Mais on lit encore dans les manuscrits Thalassa, Thassala, Thessala et même Lasaja. Il s'agit en réalité de Lasæa, petite ville qui était située à cinq milles environ à l'est du cap Salmonée, non loin de Bon-Port ou Beau-Port, et dont les ruines ont été découvertes à une date relativement récente.

L'île de Crète est une des plus grandes de la Méditerranée. Elle n'a pas moins de 53 lieues de longueur sur douze lieues de largeur. Elle est fertile et salubre. Elle contenait cent villes du temps de saint Paul. Elle avait eu Minos pour législateur, et Saturne pour roi dans les âges nébuleux de la Mythologie. C'est là que Jupiter avait été allaité par la chèvre Amalthée; il avait détrôné son père Saturne qui s'était réfugié dans le Latium et y avait fondé un royaume. Le poète Épiménide cité par saint Paul est fort peu aimable pour les Crétois; il les appelle menteurs, méchants, ventres paresseux.